

ZAKHYÉ

LES MORNES
DESCENDANTS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont acheté ce livre
en avant-première :

MAGALI BEURRIER	FRANÇOIS LAGAUTRIERE
LAURENCE BONNEFOUS	ESMÉRALDA LOPEZ
VALÉRIE BRULEY	AUDREY MEUNIER
MATHILDE DAVID	MARTINE MORIOT
ALICE DE FRANCESCHI	GENEVIÈVE NOUVELLON
LORIS DE FRANCESCHI	MARC NOUVELLON
SÉVÉRINE DE MONTGROS	CORALINE ET RÉMI ORTH
PIERRE DENOUEL	BRUNO PERNICE
JEAN-LUC DUFRENOT	NATHALIE PRADES
YVONNE DUFRENOT	TIFENN PRADES
PHILIBERT CYPRIENNE	LISAH SANDSTRÖM
ARIANE COQUIN	JEAN-CLAUDE TOQUIN
FRANÇOISE JOSÉ BOUDET	JOSIANE TOQUIN
JEAN-LUC KOUYOUMJI	WĒNA TOQUIN
AURÉLIA LABEDAN	

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

REPÈRES HISTORIQUES ET GÉNÉALOGIQUES

GÉNÉRA- TIONS	FAMILLE JUMAKAO	FAMILLE RAGOT	FAMILLE MBENKA	FAMILLE REIS - SEIFER	FAMILLE SAMUEL
XVIIe siècle MARON- NAGE ET PIRATERIE	La Femme Terre et Jumaka	Tako et Olivier Ragot	Marie Vermeille et Mben- ka, dit Alexandre Eleuthère	Rachel et Joshua Reis	Valona et Abraham Samuel
XXe siècle RASTAFARI	Sista Lordy, Ras Nya, Ras Bob (Fils de Lordy et Hans Arry)	Jean- Claude de Sain- saulieu (policier 1), Ras Love	Eliane = sista Ma- racuja, Galilé, Samuel, Lorette Ras Lion, Alexis (policier 2)	Hannah Seifer, Eli, Ras Feel	Ras Peace, Ras Ra- kète, Ras Roots Hans Arry
XXIe siècle RÉVO- LUTION JOYEUSE	Diane (fille de Lordy et Jean- Claude)	Jo...	...	Ras Abra- ham (fils de Ras Feel et de Lo- rette)...	...

ROCHE

Moun, mwen pa té sav — Je ne savais pas – mais qui savait ? J'étais, à l'époque, un jeune policier armé de blancs idéaux. L'éducation rigide que j'avais reçue de mes parents trouvait quotidiennement sa légitimité dans mon métier. Héritage post esclavagiste ou morale du maître... qui sait ? J'étais prêt à punir pour que justice soit faite. Il suffisait de m'ordonner et j'obéissais, toujours en conformité avec la loi.

J'avais quitté Le Havre. Je venais d'être muté en Martinique où j'allais embrasser avec ferveur le printemps antillais et découvrir le syndrome de Kingston. Chaque jour je bénissais le destin et mes supérieurs de m'avoir donné cette chance inouïe d'être en île. Ma loyauté à la police était indéfectible. J'étais rentré au pays avec ma 205 GTI rouge que je garais fièrement devant chez mes parents les dimanches midi. Les voisins et cousins pouvaient admirer mon ascension sociale. Dans la famille, on me rangeait désormais du côté de la réussite, ce qui nourrissait mon orgueil de fils de coupeur de cannes. J'imaginai les femmes dire que le garçon de Jean-Joseph avait obtenu son baccalauréat, puis était entré dans la police avant de revenir au pays. Ce qui prouvait que la sévérité de mon père avait payé et qu'il y avait du bon dans les coups de ceinturon dont nous eûmes à souffrir avec ma sœur. Mon succès me plaçait maintenant en bout de table, face à mon père. À ma gauche se tenait ma sœur aînée, devenue institutrice, fonctionnaire comme moi. L'Éducation nationale lui apprit d'ailleurs qu'il ne fallait pas frapper les enfants. Ma mère, face à elle, portait encore plus dignement son foulard créole depuis que nous avions pu remplacer les fines plaques de fibrociment qui constituaient les murs de notre grande case par de véritables planches de bois et, à l'endroit de leur chambre, par

des murs en parpaing gris : les premiers du quartier.

Ma sœur et moi avions permis à la femme, que nous accompagnions le mercredi au marché de la Trinité, d'être fière. Chaque semaine notre mère allait s'approvisionner, sous morne disait-elle, en fruits et légumes qu'elle vendait de sa voix portante au marché de la grande commune du centre de l'île, face Atlantique. Sa robe de madras remontée de chaque côté de ses hanches et son chapeau *bakoua* qui laissait entrevoir une chevelure de caraïbe lui conférait cette autorité de *fanm* – femme – de la campagne, grande connaisseuse des plantes et des bois bandés, des remèdes en messes basses. Elle pouvait garantir le goût d'une dachine grise, d'une igname de Noël, d'une patate douce blanche. Vous prédire la maturité de l'avocat et de la mangue. Elle avait ses habituées, jusqu'aux cuisinières de békés qui pouvaient compter sur la précision de ses choix. Elle vendait les meilleures ignames du marché et les oranges les plus sucrées, arguaient certaines clientes qui se faufilaient pour arriver jusqu'à elle, dans l'impatience de celles qui connaissent les secrets du marché. Elle nous amenait pour déballer, étaler sur une paillasse tressée de ses mains le fruit de sa sélection et installer une balance et des poids en fonte. Ses instruments et ses biens les plus précieux. Elle comptait l'argent rapidement comme savent le faire les bonnes marchandes, illettrées mais à la tête bien faite.

Bien des années plus tard, nous avons compris que ce n'était pas nous qui l'aidions, mais qu'elle nous avait imposé ce rythme afin que nous puissions réviser sous sa surveillance et apprendre, dès le plus jeune âge, le sens de la rigueur. Ces soirs-là nous rentrions à la nuit tombée, nos visages remplis du vent arrière de la Peugeot 404 bâchée du Père Bellance, le taxi clandestin des vendeuses. Nous allions nous coucher le ventre plein de *blanc-mangé*, avec nos devoirs faits à l'avance au fond des carrés de toile de jute qui nous servaient de sac une fois replié et fermé soigneusement par une corde marine. Cette enfance des mornes à pauvres nègres, à travail, à labeur, avait forgé mon caractère abrupt et soumis à la fois. Oui, toute cette réussite je la devais à la femme de mon père. Lui, il tenait les comptes des tâches à faire : nettoyage de la case, entretien du poulailler, arrachage

des mauvaises herbes s'attaquant aux fondations, taillage des bosquets d'hibiscus qui donnaient une allure entretenue à notre habitation. Il fallait aller chercher le lait de vache chez les Dejean, faire aiguiser les coutelas de travail, courir à la poste, récupérer le pain rassis à la boulangerie ; en plus des autres tâches qui nous étaient consignées. Un seul manque nous valait une bonne brûlure de ceinture sur les jambes et, avec un peu de chance, une belle marque sur nos fesses de campagnards au garde-à-vous.

Ce noir imposant aux pieds nus vêtu d'un pantalon de corsaire en haillons soutenu par une ficelle en écorce d'arbre, ce noir aux muscles secs de travailleur agricole, nous effrayait dès qu'il élevait la voix. Mon père écoutait la radio dans la pénombre en fumant, dans sa pipe de bambou, un tabac qu'il faisait pousser près de la cuisine ouverte au vent. Je reconnus cette odeur en d'autres lieux. Ses paroles étaient toujours des ordres, comme s'il n'avait connu, lui-même, que ce type de dialogue. Lui, enfant de l'esclavage, manifestait son amour en achat, en don. Un paquet de biscuits de France, une paire de chaussures imitation cuir, un cahier Clairefontaine qu'il posait sur la table en lâchant à l'un de nous : « ça c'est pour toi ! ». Il appelait notre mère Madame avec autorité mais respect et la méfiance qu'elle ne le sermonne devant nous. Chaque soir il donnait ses instructions avant de repartir à son silence, celui que nos ancêtres avaient dû connaître dans leurs prisons et cases à nègre. Parfois il lui arrivait d'aller jouer aux dominos avec les *majors* du quartier, attablés sous la lumière du seul lampadaire de la rue. Le rhum blanc, pour autant, n'eut jamais raison de lui. Nous ne le vîmes jamais saoul, son créole restait aussi clair que celui des conteurs *en tan lontan* – des temps anciens. Il tenait à ne jamais entraver sa réputation d'homme droit auprès de tous les maîtres que la société avait remplacés par diverses figures administratives et commerciales. Pas même un dansé tambour ne pouvait l'entraîner dans un jour de fête. Sa sévérité, qui lui resta toute la vie, avait façonné le potentiel soldat que je fus, plus tard, irrémédiablement. J'étais à ses ordres tout en réussissant à glaner quelques gestes d'affection, voire des mots, lorsqu'il me demandait de promettre bonne conduite et honnêteté : bon fils. Ce que je réussis à obtenir en dépit d'escapades nocturnes, que je

le soupçonnais d'entendre, à l'arrivée de mes désirs d'homme. Je n'avais pas encore dix-sept ans lorsqu'il me construisit cette chambre en tôles d'occasion piquetées de rouilles, isolé de la maison. *Gran moune Pa ka vive la kay gran moune* – les adultes ne doivent pas vivre chez les adultes. J'aimais cette femme rouge, épouse du mécanicien au bleu de travail taché d'huile de moteur. Elle m'avait défroqué près de la rivière le jour où elle me surprit à l'épier alors qu'elle lavait le linge crasseux de son mari sur une grosse pierre à fesses. Feignant de m'avoir vu, elle avait soulevé sa robe face à moi et s'était accroupie afin de laisser un jet de pipi blanc sortir de sa vulve rebondie et fournie de petits poils soyeux de la race des Indiennes. Elle se releva et dit en ma direction :

— Ne bouge surtout pas Jean-Claude, je sais que tu es là !

Cette femme que j'avais passé des semaines à reluquer derrière le jujubier, chaque jeudi après-midi en rentrant du lycée, arriva pour me dire dans son créole le plus cru :

« Si c'est ça que tu veux, prends-la, hein, pourquoi tu ne la prends pas ? ».

Cela en saisissant son sexe à pleines mains comme s'il s'agissait d'un oiseau prisonnier de ses doigts de femme assurée. « Pourquoi tu la prends pas, ça fait des semaines que tu viens la chercher, tu crois que je ne t'avais pas vu ?! » (traduction créole non disponible)

Elle se tint au-dessus de moi et je crus qu'elle allait frapper le petit vicieux que je devais être à ses yeux. Elle baissa mon pantalon d'une traite, j'étais couché dans les herbes, et elle enfonça mon sexe encore bien jeune, mais dur, dans ce vagin qui, je me souviens encore, avait une odeur d'urine mélangée à celle de la cyprine que je n'avais encore jamais goûtée. À ma grande surprise, elle prit son plaisir, telles ces femmes non assouviées, en me *karan* – chevauchant – de ses reins et d'invectives : prends-la je te dis, prends-la... *fourééye*... – enfonce-la.

Ce fut, je crois, rapide et brutal. Mon temps de jouissance, du premier coït, lui suffit ou fut-elle pressée ? Me regardant d'un ton menaçant en réajustant sa robe de couturière de quartier, elle me prévint que son mari me tuerait s'il devait apprendre ce qu'il s'était passé là. « Et je te conseille de bien garder ça pour toi, si tu veux revenir me *limer* encore par ici ».

Elle m'avait laissé là, allongé dans les herbes grasses à lapin, le pantalon descendu aux pieds, avec un désir brûlant qui me remplissait encore la bouche et brouillait mes pensées. J'étais à moitié évanoui. La même scène se reproduisit pendant sept à huit jours, je crois. Durant cette copulation qui lui appartenait avant tout, elle ne me parlait pas directement mais me montait avec plus ou moins de tendresse. Elle prenait son dû et partait. À vrai dire, je me faisais *koker* par cette femme qui, pour mon plus grand plaisir et de toute évidence, avait le besoin pressant de se servir de mon *koko* le temps de laver son linge. Après chaque éjaculation elle disait : « Ah ! C'est fini. Qu'est-ce que tu attends, tu vas pas rester là, tu veux nous apporter des ennuis ?! Rentre chez toi mon bougre et surtout n'oublie pas ce que je t'ai dit ». Puis elle retournait froter sur pierre et se laver dans la rivière Lézarde, claire encore du reflet de ces bords verts de nos forêts pluviales.

C'est là, dans ces environs, que les premiers colons avaient combattu les Amérindiens jusqu'à la dernière goutte de sang coulée à l'océan. Là que je devins homme, où se réalisaient les rites de passage des Arawaks.

*

Les chants des conteurs, poètes, chamanes, faisaient écho à la rivière lorsque le jeune homme apportait en offrande au pied du grand cacique, serpents et agoutis. En échange, une jeune femme lui offrait des galettes de cassave à manger. De là, il se rendait au centre du carbet, reculé et destiné à ce rituel. La structure en cercle, au toit conique soutenu par un poteau en son centre, était fermée de feuilles. Il attendait la visite de la prêtresse, assis sur le sol contre le *potomitan*, et ce dans une forme d'obscurité aux odeurs de grandes fougères. Elle rentrait, s'enquérissait de savoir quelle première femme il souhaitait demander en épouse, puis l'informait de celles qui étaient prêtes à l'accompagner dans cette nouvelle vie. C'est durant la délibération et les tractations de l'assemblée des épouses que le jeune homme allait devenir homme grâce à l'une d'entre elles. La femme, non choisie mais volontaire, devait entrer secrètement dans le carbet, sans que personne ne l'ait vue. Le jeune

homme ne pouvait se refuser à elle. Elle l'allongeait et provoquait l'érection avec ses doigts, son corps, sa bouche, afin de pouvoir prendre ce qu'elle était venue chercher : la première semence. Cela étant fait, la prêtresse revenait avec sa ou ses épouses. Le nouvel homme pouvait alors quitter le carbet en leur compagnie et s'en retourner à la terre qui lui avait été attribuée. Sa vie commençait. Quant à la femme Terre, celle qui avait obtenu la semence, son identité ne devait jamais être dévoilée, auquel cas, l'homme serait banni du village.

*

Madame Évelyne – dont j'avais gardé le secret jusqu'à aujourd'hui – m'avait rempli de cette fierté, je crois savoir, qui grandit chez les jeunes hommes lorsque c'est la femme, et non la jeune femme, qui les arrache à la virginité. Mais subitement, elle ne vint plus. J'y retournais une fois, puis deux, trois. J'appris bien assez tôt qu'elle avait laissé son impotent de mari à ses moteurs suspendus et ses multiples clés, pinces, et autres outils d'homme fort. Elle s'en était allée sous contrat Bumidom – Bureau de migration des départements d'outre-mer – afin de servir les services postaux de la métropole, les PTT. L'assurance que j'acquis au contact de son corps, à son contact, fut toujours l'un de mes capitaux essentiels : avoir confiance en soi tout en s'inclinant. À nouveau, ma soumission avait été constructive. Je la retournais à mon avantage.

C'est à penser ces souvenirs, ces temps au Gros-Morne, que je compris les raisons de mon engouement pour l'uniforme et la règle. J'étais la dureté dans la norme, la rigueur dans l'obéissance. Tout cela avait été marqué par chaque coup de cuir reçu suite à la transgression de l'autorité paternelle. Chaque coup de reins donné par cette femme que je ne réussis jamais à dominer de mon corps, pourtant déjà fort bien dessiné, me disait que j'étais né pour accomplir ma mission.

L'assurance que j'allais puiser dans cette rectitude me faisait regarder d'un air méfiant, voire avec une certaine arrogance mes camarades de rue, voisins et cousins. J'avais appris à mépriser ces rebelles en devenir, ceux qui se faisaient exempter

du service militaire, qui avaient quitté l'église de notre Seigneur pour se livrer à des rites païens. Ceux-là mêmes qui se laisseraient pousser les cheveux afros à la *Black Panthers*, puis longs, nattés et collés. Ils marcheraient pieds nus ou en spartiate dans une administration respectable, une église, un temple, une bibliothèque, un supermarché. Ils deviendraient ces hommes et femmes irresponsables, transgressant les lois de notre République, profitant du système pour mieux le rejeter, le manipuler. Moi, le fils de l'ancêtre dominé, j'étais là pour garantir l'exemplarité, la réputation du quartier : je serai le chantre de la réussite et de l'autorité face à cette bande de hippies qui chaque jour contaminaient l'esprit de la jeunesse martiniquaise. Ainsi, je donnais pleinement raison à cette éducation de coups de fouet en me mettant au service du droit. Et comme seul reproche à mon père il m'arriverait de dire doucement, mais à moi-même : *foute papa té rèd* — que père était dur.

C'est avec cette facilité, la légitimité du droit, que je m'étais mis à agir mécaniquement lorsqu'on m'avait ordonné de faire jouer de la matraque sur une bande d'illuminés, drogués et dangereux. Je le fis professionnellement, sans sourciller avec une certaine fermeté et aisance. J'obéissais à plusieurs siècles de morale reproduite dans le corps de mon père. Toute la police, tout le corps militaire n'étaient que le reflet de Jean-Joseph, son prolongement. L'utilisation de ma violence était celle qu'il avait subie avant moi et que j'avais intériorisée à mon tour. Mes descentes, mes prises, mes arrestations étaient toutes les siennes, pour le maître. Les multiples opérations coup de poing que nous menions avaient toujours le même nom de code dans les talkies-walkies grésillants : Babylone Un, Deux, Trois, et plus encore. Pour moi il s'agissait de Papa Un, Deux, Trois, et ainsi de suite. On nous demandait de surprendre, au petit matin, en pleine nuit. De violenter, de tirer par les cheveux, de menotter, d'effrayer avec des bergers allemands qui, de toute manière, renifleraient une drogue en herbe pour justifier nos coups de rangers. La mairie de Fort-de-France voulait clairement se débarrasser de cette plaie qui touchait les quartiers populaires de la ville. Il fallait nettoyer et raser des têtes.

« Je veux des crânes et des rues propres », rappelait le

commissaire Alfred Manlais.

La police française noire était sous ses ordres et prête à lutter contre ces vermines de rastas. Et je dois dire que nous avons pas mal réussi. Quarante ans se sont égrenés depuis la visite au commissariat de celui qu'ils nommaient tous le *Nyabinghi*. L'homme avait des traits d'aborigène à peine colonisé, était plutôt de petite taille mais aux muscles bien faits. Il avançait tel un chasseur-cueilleur en pleine forêt. Il nous imposait un irrésistible respect. Ses cheveux dissimulés dans un tissu de madras rouge et dont la longueur nous était inconnue, ne furent jamais convoités, touchés, tirés par aucun d'entre nous. La chose ne fut jamais dite ou abordée, mais l'homme n'eut jamais à se justifier, ne fut jamais embarqué, voire touché avant ce jour des Natty, jour de souffrance. Il nous arrivait, lors de nos rondes, de l'observer du fourgon avec une certaine peur, voire de l'admiration. Que pouvait-il faire ? Quel pouvoir avait-il ? Je crois, au fond, que nous le savions. Le *Nyabinghi* était notre ancêtre à tous. Enchaîné, il avait traversé les océans en esclave, était Arawak, flibustier, engagé. Il s'était délivré. Il était retourné aux sources du continent et avait renoué avec tous les dieux à disposition : arbres, herbes, bois, terres, eau, feux, fer, bronze, or et vent. Il traversait la jungle de béton pour porter une parole que nous devons combattre : la piler, souiller au nom de la grande bourgeoisie politique et fonctionariale. Nous le regardions marcher dans la forêt des esprits, habitée par nous, eux, moi, toi, je et je, *I and I*. Nous savions qui il était, d'où il venait. Les mots « papier s'il vous plaît ! » avaient été froissés, serrés dans nos mains afin que nous ne puissions pas les prononcer à sa vue. Non, ce n'était pas de l'affection mais les derniers souffles de loyauté, aux nôtres, qu'il nous restait.

Lorsque Manlais ordonna d'intensifier les opérations, les arrestations, les menaces de coups de ciseaux et de rasoirs, il fut témoin de nombreuses défections. Les plus jeunes retournèrent dans leur commune d'origine, prirent l'avion pour la métropole, se convertirent même. Je décidais de rester avec ces agents, gardiens de la paix sociale qui, passés la quarantaine, étaient pris aux *grenn* – couilles – par les nombreux crédits qu'ils avaient contractés, et par la morale du maître encore toute fraîche sous

les feuilles des palmiers royaux des grandes habitations.

Alors moi Jean-Claude Sainsaulieu, fils de Jean-Joseph, je fus celui qui fit et fut lâche ; qui vit. Je fus mémoire, parlai, et, le griot devint...

CHALICE

L'année 1981 est à jamais marquée par le tonnerre du mois de mai : Bob Marley s'effondre.

Fort-de-France, Martinique.

Lion (Layan'n), plus noir qu'un Sud-Soudanais de l'ethnie dinka, prie ce soir pour l'âme du messenger, invitant les *sistas* et *brothas*, à répondre « Rastafari » à ses déclamations. Sa litanie créolisée est proférée dans une habitation de style colonial, en ruine, et se mêle aux senteurs d'encens :

— Jaah !

— Rastafari !

— Jaah !

— Rastafari !

À la lueur jaune d'une ampoule de quarante watts, le Chalice est amené à Ras Nya, qu'il saisit de ses mains de prêtre. En ce lendemain d'élection présidentielle française le cœur du *Bô-Kannal* bat dans le ralenti d'un rythme reggae. Mais la politique martiniquaise n'entre pas là, dans le ghetto. Elle réfute le marronnage, le vent libertaire. Elle préfère le discours, l'art de déclamer et de séduire, de haranguer, de stratifier. L'art de conter avec le verbe haut. La Martinique des fonctionnaires est tournée vers les résultats électoraux, vers les mots qu'elle aime tant. Les rastas prient.

La *sunsemillia* crépite dans le cône taillé du bois de goyavier. Il est planté dans la noix de coco nervurée, d'où sort un bout de tuyau d'arrosage transparent : le narguilé caribéen est ainsi fait. Une seule inspiration, filtrée par l'eau de source, suffit à ouvrir la porte de tous les sens du fumeur, tous ses instincts mystiques. Ras Nya parle de sa voix grave et une volute épaisse coule de ses

narines. L'agrégé de philosophie, adepte du penseur Walter Benjamin, porte des dreadlocks noires aussi longues que ses trente-deux ans. Sa voix possède cette double autorité qu'impose son savoir philosophique et Rastafari. Sa connaissance babylonienne est dense comme le nuage de marijuana qui le cache derrière l'objet sacré. Il répète que le Kaïros, le temps messianique, doit interrompre le temps du dominant pour entrer dans celui de la prophétie, de la réappropriation de l'histoire. Nul ne le comprend. Il est apôtre des premiers jours car il a fait de ses cheveux *grénés – crépus* – la première couronne impériale de l'île.

Selon la légende, sa défunte mère serait venue lui parler en rêve. Elle lui aurait soufflé d'adopter cette religion arrivée de Jamaïque. Il se disait même, lors de discussions fantasmagiques, que l'esprit de Percival l'avait visité lors de pleines lunes pour lui livrer ce message qui courait les murs : « La terre promise est une terre intérieure ». Ce Percival Howell, prophète rastafari, qui créa la première et plus grande communauté rasta dans les années 1940 au mont Saint Andrews, *Jamaïca*.

Ras-Nya fume le Chalice rempli d'une herbe grasse séchée en vingt et un jours. Lion, à peine plus jeune en religion, introduit la grand-messe.

Nous sommes le 11 mai 1981. Le dieu du reggae est mort.

La veillée mortuaire se couche sur l'archipel des Antilles comme l'âme des Indiens taïnos, caraïbes et arawaks.

— Bob est tombé ! Jah!

— Rastafari !

Peace – *Piss en Kreyol* –, silencieux, attend que signe lui soit fait comme à un jeune Amérindien en plein rite initiatique. Il portera le Chalice, calumet de son temps, à chacun et selon la hiérarchie du ghetto. Ras Nya, naturellement assis en tailleur, interpelle de sa gorge pleine de fumée : « Le chariot divin emporte aujourd'hui le frère des frères. Celui qui a déversé sur Terre sa parole prophétique au bruit du reggae, musique tirée des racines de nos ancêtres multiples. Il est emporté par la mort. Jah est en chacun de nous et nous portons le deuil du messager à l'autel de l'histoire ».

*“Almighty God is a living man!
You can fool the people sometimes
But you can't fool up people all the time.”*



— Jah !

— Rastafari.

Les plus éminents rastas et sistas des mornes de Fort-de-France forment le cercle d'une assemblée de sages : Bongo, de Volga-plage, croulant sous le sérieux de ses quatre immenses locks qui lui valent son nom. Sista Lordy en finesse éthiopienne ; Iree du quartier Trénelle pris dans le souffle de sa moto 550 XT ; Japhet de Texaco à l'allure israélite. Mily en noire du Ghana, suivie d'Hibis, au regard gris de certitude ; *Rakète* – Cactus – de Didier, à la peau rafraîchie par la rivière blanche ; Sunsee, de Godisard, danseur du quotidien, rieur et enjoliveur ; Kaya, de Pointe la Vierge, aux muscles saillants par le travail de la terre.

Là, entourés de jeunes Ras – Princes – et des grands *Moubins* des communes de Saint-Pierre, Morne-Vert, Carbet, étaient les piliers du rastafarisme martiniquais. Ceux aux grands bâtons taillés dans le bois acajou ; aux pieds d'écorce, de semelles de forêt ; aux senteurs d'avocatier, à la peau cannelle et aux cheveux de coco. Ils sont, par les quelques années à prier leur Jah, les premiers frères dans la lignée de Nya. Avant tous, ils avaient été Ras parmi les Ras. Et ce soir, derrière la fumée blanche du Chalice des îles, ils se font prêcheurs. Une toux contenue « ahum, ahum », sous la force de la ganja, ponctue les déclamations de ce discours funéraire. Lion rappelle :

— Jah !

— Rastafari !

À Kingston, le Chalice d'U-Roy parfume l'église Hailé Sélassié. La fumée qui en sort, comme l'âme du dieu Nyame, se libère et se glisse en bon Djinn dans l'espace. Elle passe de Chalice en Chalice où Rastafari existe, où il est élu. Elle traverse toutes les îles comme le dragon, serpent ailé immaculé. Sancti-Spiritu, Punta-Cana, Basse-Terre, Roseau, ces villes caribéennes au goût salé. La céleste blancheur de marijuana passe de poumon en poumon en cette nuit du 11 mai 1981. Elle remplit les esprits aux

portes de la folie. Elle envoûte Haïti en rêve de jours meilleurs. Un enfant à la peau de mangue jaune que l'on appelle *Chaben*, la regarde du Morne des Cadets. De cette terrasse au style de la Martinique moderne, aux murs décorés de petits carrelages bleus et blancs, il voit passer une fumée, un fantôme de Kali, du nom de l'herbe sacrée et de cette déesse indienne, celle qui détruit le mal et les branches de l'ignorance.

Peace passe le Chalice à Ras Feel qui inspire l'esprit de la ganja. Et *U-roy*, le dieu de tous les toasteurs, réplique :

*Go de Natty dread
Go de I ya man
He must be crazy young lady*

Frêle, maigre, Ras Feel, efféminé, se lève tout en laissant sortir les chimères de ses narines. D'un geste brusque il tire son bonnet de laine blanc teinté des couleurs de l'Éthiopie, ses bras sont écartés, ses genoux fléchis. Feel secoue la tête pour dénouer la masse de locks hétérogènes, lourdes, denses, rhizomiques. Elles retombent, lui recouvrent le haut du corps jusqu'au bassin. Feel tourne la tête dans tous les sens, vite, très vite, entraîné par une musique qu'il est seul à entendre :

*Jump, jump, jump Nyabinghi
We have got the herb (got it)
... We keep on trying until Babylon falls*

Love, le doigt sur Play, laisse voie à la fête, aux Rockers, au plus grand des Rockers, aux centaines de Rockers : la Caraïbe entière vibre sous les paroles du dieu du reggae

*there is a natural mystic blow on through the air
If you listen carefully now you will hear*



La plus mystique des confréries antillaises frappe des pieds au son d'un battement de cœur musical. Elle danse sur le sol de la terre de sang et de la montagne Pelée. Elle réveille la mémoire d'Anne Bony, de Frantz Fanon et de la Mulâtresse Solitude. Elle divague où navigue le fantôme du vaisseau Queen Anne Revenge. Nous sommes à l'aube des années 80.

— Jaah !

— Rastafari !

Tchikiq, tchikiq, tchikiq, la rythmique de la guitare fait trembler le sixième continent à en réveiller le sage Osho. En Inde l'âme de la Kaya lui ouvre les yeux, ses pensées voyagent. Fort-de-France résonne en Kingston, Roseau en Port-au-Prince, la Havane en Basse-Pointe. Les îles communiquent, forniquent dans une passion sucrée. U-Roy twiste comme le fait Ras Bongo à Fort-de-France, les dreadlocks des rastas de Martinique ventilent les alizés qui s'engouffrent dans la salle de danse : les Rockers. Le quartier Rive Droite Levassor passe une nuit blanche au son de la musique jamaïcaine.

À la lumière des bougies de recueillement, les anciens parlent doucement, à voix basse. Ils devinent que la veillée mortuaire, musicale, ne peut être violée. Les mères, seules et potomitanes – poteau central –, prient tous les dieux occidentaux, indiens, africains ; les appelant à pardonner ces enfants envoûtés par la drogue. Les travailleurs, baldhead, ouvriers maçons, manutentionnaires et dockers, injurient d'un créole sec et percutant cette nuit *marleysienne*. La fatigue, comme le fardeau qu'ils porteront le lendemain, pèsera sur chacune de leur épaule. « *Koukoune manman sé mounè tala !* » – fils de pute.

Robert Nesta Marley tient le monde caribéen éveillé. Samuel ne dort pas.

*

On avait surnommé son père Kunta Kinté en hommage à la série américaine Racine. Le protagoniste avait bravé l'animalité de ses maîtres esclavagistes en tentant de se délivrer de ses chaînes blessantes, brûlantes et glaciales. Ce qui, comme tout le monde le sait, lui valut la moitié du pied coupé d'un coup de hache bien affûtée.